

HARMONIQUES LITTÉRAIRES

Études en l'honneur de Jean-Philippe Beaulieu

Textes réunis par Renée-Claude Breitenstein et Diane Desrosiers



Les Presses de l'Université de Montréal

Créé en l'honneur de Jean-Philippe Beaulieu, cet ouvrage collectif fait le point sur les avancées de la recherche dont il a été un précurseur dans le domaine de la généricité littéraire, de l'écriture des femmes et de leurs formes narratives à la Renaissance française. Vingt contributions inédites s'inscrivent dans le prolongement des travaux qu'il a menés tout au long de sa prolifique carrière de professeur, de chercheur et de mentor. En quatre sections, le livre propose un parcours à travers différentes formes scripturaires, notamment celles pratiquées plus fréquemment par les femmes, afin d'en dégager les enjeux et les spécificités. Des représentations des femmes et des figures de l'Autre sous l'Ancien Régime à la sociabilité des réseaux littéraires en termes de production et de réception des textes composés par des femmes, du XVI^e au XX^e siècle, en passant par la notion d'éthos, le livre se situe à la fine pointe des travaux contemporains en ce qui a trait à l'écriture des femmes et aux études de genre, un domaine en pleine expansion dans le monde littéraire. Il réunit les chercheurs canadiens et américains les plus reconnus dans ce domaine à la jonction de l'érudition européenne et de la réflexion théorique menée en Amérique du Nord.



Couverture : illustrations de Daniel Corbeil.

39,95 \$ • 30 €

Disponible en version numérique
www.pum.umontreal.ca

ISBN 978-2-7606-4949-1



HARMONIQUES LITTÉRAIRES

HARMONIQUES LITTÉRAIRES

Études en l'honneur
de Jean-Philippe Beaulieu

réunies par

Renée-Claude Breitenstein et Diane Desrosiers

Les Presses de l'Université de Montréal

Mise en pages: Yolande Martel

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Titre: Harmoniques littéraires: études en l'honneur de Jean-Philippe Beaulieu / réunies par Renée-Claude Breitenstein et Diane Desrosiers.

Noms: Beaulieu, Jean-Philippe, 1959- agent honoré. | Breitenstein, Renée-Claude, éditeur intellectuel. | Desrosiers-Bonin, Diane, éditeur intellectuel.

Description: Comprend des références bibliographiques.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20240003306 | Canadiana (livre numérique) 20240003314 | ISBN 9782760649491 | ISBN 9782760649507 (PDF) | ISBN 9782760649514 (EPUB)

Vedettes-matière: RVM: Écrits de femmes français—Histoire et critique. | RVM: Femmes et littérature—France—Histoire. | RVM: Genres littéraires—France—Histoire—16^e siècle. | RVM: Genres littéraires—France—Histoire—17^e siècle. | RVM: Identité de genre dans la littérature. | RVM: Morale de la Renaissance dans la littérature. | RVMGF: Critiques littéraires. | RVMGF: Mélanges (Recueils)

Classification: LCC PQ149.H37 2024 | CDD 840.9/9287—dc23

Dépôt légal: 2^e trimestre 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

© Les Presses de l'Université de Montréal, 2024

Les Presses de l'Université de Montréal remercient de leur soutien financier le Fonds du livre du Canada, le Conseil des arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec

IMPRIMÉ AU CANADA

*En reconnaissance de tout
le travail accompli.*



Témoignage d'amitié en guise d'introduction

Au Québec, les études de généricité (*gender studies*) en littérature française se sont beaucoup transformées depuis leur émergence dans les années 1980¹. En effet, l'on assiste à des changements de paradigme importants sur le plan théorique; les problématiques liées à la construction de la féminité et de la masculinité ne sont plus désormais pensées en termes d'oppositions binaires (féminin/masculin), mais sont envisagées selon un spectre analogique de degrés plus ou moins prononcés en regard d'un pôle ou de l'autre. Les travaux menés au cours des dernières décennies ont donc soulevé de nouveaux enjeux relatifs aux prises de parole des femmes notamment sous l'Ancien Régime. Par exemple, les phénomènes de ventriloquie textuelle où des hommes font parler des femmes et où des femmes se travestissent en hommes suscitent des interrogations quant aux notions d'écriture féminine ou de parole féminine et mettent en cause leur caractère essentialiste.

Jean-Philippe Beaulieu, professeur titulaire au Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal, a été l'un des premiers chercheurs francophones à avoir au Québec formulé ces nouvelles questions et exploré des corpus jusque-là négligés. Au moment où notre collègue s'apprêtait à prendre sa retraite en mai 2019, nous avons organisé en son honneur un colloque qui a réuni, à l'Université d'Ottawa où il avait fait son doctorat, conférencières et conférenciers venus lui rendre hommage sous le thème *Harmoniques littéraires*. Nous tenions à souligner son amour de la musique et son

1. Nous tenons à remercier le programme «Savoir» du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) ainsi que la Chaire de recherche James McGill en études de la Renaissance de l'Université McGill, dont le soutien financier a permis la réalisation du colloque *Harmoniques littéraires* et la publication de cet ouvrage en l'honneur de Jean-Philippe Beaulieu.

goût pour la littérature par le choix de cette thématique, qui donne aussi son titre au présent ouvrage collectif. En effet, non seulement Jean-Philippe Beaulieu a fait des études de musique au Conservatoire de Montréal, mais il est également un baryton et un claveciniste de talent. De plus, le parcours de chercheur de Jean-Philippe Beaulieu l'a amené à travailler de concert avec plusieurs équipes de recherche où son sens de la collaboration, sa modestie et ses talents de diplomate ont su créer des milieux de travail producteurs d'harmonies.

Dès le début de ses études doctorales à l'Université d'Ottawa, Jean-Philippe Beaulieu s'est intéressé aux œuvres d'Hélisenne de Crenne, un sujet extrêmement original, car travailler à la fin des années 1980 sur les écrits inédits d'une femme de lettres du *xvi^e* siècle constituait vraiment un geste novateur. Sa thèse de doctorat, intitulée *Le didactisme amoureux et sa réalisation textuelle dans les œuvres d'Hélisenne de Crenne*, était un sujet à la fine pointe de la recherche qu'il a approfondi tout au long de sa prolifique carrière. Jean-Philippe Beaulieu est maintenant reconnu sur la scène internationale comme le spécialiste des écrits d'Hélisenne de Crenne, dont il a édité toutes les œuvres et à laquelle il a consacré plusieurs livres et articles.

Dès 1992, Jean-Philippe Beaulieu a coorganisé avec les membres du groupe MARGOT à l'Université de Waterloo, où il a été professeur de 1988 à 1993, le tout premier colloque international exclusivement consacré aux femmes écrivains de l'Ancien Régime. Ce congrès a permis à bon nombre de chercheuses et de chercheurs canadiens, américains et européens de se rencontrer pour la première fois et a donné lieu à de précieux liens de collaboration qui se sont épanouis au fil des ans, comme le montre le présent volume. Cette première rencontre savante a été suivie de plusieurs autres. C'est d'ailleurs lors du colloque international *Réflexion et réflexivité dans les textes des femmes écrivains sous l'Ancien Régime*, qu'il a coorganisé en 1997 à Montréal, que le coup d'envoi de la Société internationale pour l'étude des femmes de l'Ancien Régime (SIEFAR) a été donné; en effet, c'est à cette occasion que le projet de cette association a été lancé. Collaborateur fiable et infatigable, Jean-Philippe Beaulieu a aussi coorganisé des colloques de rayonnement international, entre autres sur Marguerite Yourcenar (1996), les femmes et la traduction (2002), les écrivaines et le travestissement textuel (2009). Les projets de recherche subventionnés qu'il a dirigés ou codirigés ont aussi été de toute première importance pour la réalisation et la diffusion d'éditions critiques des femmes des *xvi^e* et *xvii^e* siècles, mais également

pour la mise en valeur et la réflexion théorique entourant les pratiques scripturaires féminines. Mentionnons, à titre d'exemples, les projets « Femmes et écriture », « Les femmes et la rhétorique à la Renaissance française » et, plus récemment, « L'éloquence en armes et la rhétorique éristique ». Les nombreux travaux que Jean-Philippe Beaulieu a produits au cours des dernières décennies témoignent de la mise en œuvre de ses intuitions de lecture toujours fines et nuancées, de son érudition conjugée à un grand sens critique, et de son ouverture d'esprit. Outre les textes de femmes à la Renaissance, il s'est intéressé à la bande dessinée, aux écrits de la Nouvelle-France, à la littérature jeunesse, à l'œuvre de Marguerite Yourcenar et à celle d'Andrée Chedid.

Membre assidu de la Société canadienne d'études de la Renaissance (SCÉR/CSRS), il a participé à plus d'une douzaine de congrès de cette association qui lui a décerné, en 2010, le Prix Montaigne de la meilleure communication et, en 2018, le prestigieux Prix pour l'ensemble de sa carrière. Jean-Philippe Beaulieu a aussi été un mentor pour de nombreux étudiants et étudiantes. Il a supervisé plus d'une vingtaine de mémoires de maîtrise et les travaux d'une dizaine de doctorantes et doctorants dont certaines et certains enseignent maintenant dans des collèges et des universités canadiennes.

Chercheur de tout premier plan, rigoureux, minutieux et exigeant envers lui-même, Jean-Philippe Beaulieu a été l'instigateur de nombreuses réalisations qui ont été saluées sur la scène québécoise, canadienne et internationale. Nous souhaitons, avec ce volume qui rassemble les contributions de ses collègues, amis et amies, anciens étudiants et étudiantes, lui rendre hommage et faire le point sur les études dont il a été un précurseur et qui empruntent aujourd'hui des avenues diversifiées.

La première partie de cet ouvrage collectif s'intitule « Réflexions sur les genres littéraires et mise en recueil ». Elle propose un parcours à travers différentes formes scripturaires afin d'en dégager les enjeux et les spécificités. En effet, Jean-Philippe Beaulieu a beaucoup réfléchi aux caractéristiques des genres littéraires sous l'Ancien Régime, notamment ceux pratiqués plus fréquemment par les femmes, et il s'est penché sur l'architecture des œuvres de compilation dans un numéro de la revue *Études françaises* consacré à ce sujet : *Le simple, le multiple : la disposition du recueil à la Renaissance*. François Paré ouvre cette première section en s'intéressant au dialogue, tel que l'a pratiqué Catherine des Roches, pour en dégager les virtualités critiques. Quatre articles viennent ensuite et forment un ensemble centré sur les formes brèves aux XVI^e et

xvii^e siècles, dans lequel se donnent à lire divers effets de disposition et de sériation. Ainsi, Christian Veilleux interroge la forme littéraire du parallèle à la Renaissance et aborde son déploiement complexe, tout en échos, dans les *Gemelles ou Paralleles* de Pierre de Saint-Julien. François Rouget analyse les *Comptes du monde aventureux* en mettant l'accent sur les représentations nuancées des femmes. S'intéressant plus spécifiquement à la nouvelle historique et à son affinité avec le féminin, Roxanne Roy met en évidence les multiples (et sombres) facettes de Catherine de Médicis, tandis que Claire Carlin mesure le travail d'imitation et d'inflexion qu'un auteur masculin, Jean de Préchac, applique à ses modèles littéraires féminins. La contribution de Claude La Charité, en fin de première partie, nous invite à réfléchir à la poétique des premières œuvres versifiées sous le règne d'Henri III, à travers l'exemple des *Premières œuvres* de Marie de Romieu.

La deuxième section du volume regroupe des contributions qui portent sur les représentations des femmes et les figures de l'Autre, un sujet au cœur des travaux de Jean-Philippe Beaulieu. Cette partie traite d'abord des figures féminines dont les représentations sont tour à tour fragmentées (comme dans l'étude de Nancy Frelick sur le blason poétique), stables (dans le cas des vies de sainte Agnès analysé par Gabriele Giannini) ou contradictoires (comme le montre Cathy Yandell en prenant un exemple de *persona* de criminelle). Guy Poirier aborde ensuite, à la faveur d'un recentrement géographique sur la Nouvelle-France, une expérience de l'altérité axée sur des figures de l'Autre qui ne sont pas féminines : il revisite les stratégies d'appréhension de la nouveauté dont font état les relations de voyage de Cartier et de Champlain.

La troisième partie du volume, intitulée « Réseaux, collaborations et réception », développe un aspect qui a souvent retenu l'attention de Jean-Philippe Beaulieu et qui se situe à la fine pointe de la recherche actuelle dans le domaine des études genrées, à savoir la sociabilité des réseaux littéraires en termes de production et de réception des textes composés par des femmes, du xvi^e au xx^e siècle. Elle explore, dans une perspective interdisciplinaire, des phénomènes de réponse, compris dans leur dimension matérielle comme dialogue à deux ou à plusieurs, ou encore saisis dans leur processus de réception. Ainsi, William Kemp sollicite les ressources de la bibliographie matérielle pour mettre en évidence les convergences éditoriales des œuvres de Marie Dentièrre et de Marguerite de Navarre. Des corpus épistolaires sont à l'honneur dans l'article de Jane Couchman sur la correspondance entre la princesse

Élisabeth de Bohême et Descartes, ainsi que dans les études d'Anne R. Larsen et de Colette Winn, qui explorent des alliances féminines et une réflexion sur l'amitié. L'ordre chronologique de présentation des contributions permet en outre de dégager d'autres échos au sein de ce groupe et au-delà. En guise de contrepoint, l'article de Marie-Alice Belle cerne la réception des traductions française et anglaise du *Compendium Musicae* de Descartes ; à l'issue de la série, Andrea Oberhuber développe l'idée d'une création à deux qui sollicite à la fois le texte et les images, par l'exemple du couple Cahun-Moore.

Enfin, la quatrième et dernière section porte sur un sujet central en rhétorique : la notion d'*ethos* qui a nourri les travaux de Jean-Philippe Beaulieu portant sur la construction de l'image de soi et de l'Autre dans les écrits des XVI^e et XVII^e siècles. Les quatre contributions qui sont réunies sous le titre « Constructions de l'*ethos* et façonnement des valeurs » comportent toutes une dimension éthique, dans la mesure où elles engagent un discours ou une réflexion sur les vertus. Au seuil de cette dernière partie, les articles de Louise Frappier sur la figure de Jeanne d'Arc au théâtre et de Mawy Bouchard sur Hélienne de Crenne abordent les stratégies rhétoriques élaborées et les qualités convoquées pour permettre l'émergence d'une parole féminine d'autorité. Hélène Cazes, pour sa part, étudie le façonnement d'un mythe, celui de la jeune savante Camille de Morel, enfant prodige et idéal de son entourage humaniste, à la fois célébrée et figée dans sa propre gloire. En fin de parcours, Luc Vaillancourt se penche sur le cas du secrétaire Étienne Du Tronchet, qui appelle de ses vœux une communauté fondée sur des valeurs communes.

À travers ces témoignages d'amitié, nos voix et celles de nos collaborateurs et collaboratrices s'unissent pour répondre, chacune à sa manière, aux interrogations et aux avancées de la recherche dont Jean-Philippe Beaulieu a été l'instigateur dans le domaine des études de la genericité littéraire, de l'écriture des femmes et de ses formes narratives, tout au long de sa prolifique carrière de professeur, chercheur, mentor, collègue et ami.

RENÉE-CLAUDE BREITENSTEIN
DIANE DESROSIERS

*Réflexions sur les genres littéraires
et mise en recueil*

Première naissance et généalogie du savoir féminin dans les dialogues de Catherine des Roches

François Paré

Il est difficile d'imaginer où en serait l'historiographie de l'écriture des femmes à la Renaissance n'eût été le travail d'élucidation et de diffusion de certaines œuvres décisives entrepris par Jean-Philippe Beaulieu et Hannah Fournier dès le milieu des années 1990 au sein du groupe MARGOT à l'Université de Waterloo¹. Si de nombreux chercheurs, inspirés entre autres par la superbe édition des *Advis ou Les presens* de Marie de Gournay en 1997², ont pu attester au cours des années l'importance de ces corpus marginalisés, il revient tout de même à Jean-Philippe Beaulieu d'avoir attiré notre attention sur ce qu'il appelait en 2008 « l'historiographie du savoir féminin³ » dans l'Ancien Régime. Depuis le début, Beaulieu insiste sur l'originalité d'un champ de recherche sectoriel qui devrait mettre en lumière un corpus riche et complexe et « que l'on doit considérer », écrivait-il en 2011, « comme autant de preuves tangibles que le savoir féminin ne représente plus un

1. Actuellement sous la direction de Christine McWebb à l'Université de Waterloo, le groupe MARGOT s'est toutefois éloigné de ses objectifs initiaux. Axé d'abord sur la publication en ligne des textes écrits par des femmes entre 1400 et 1800 environ, le projet s'est réorienté plus récemment vers l'édition électronique de manuscrits médiévaux inaccessibles en format imprimé. Voir <https://uwaterloo.ca/margot-francais/>.

2. Marie de Gournay, *Les Advis, ou, les Presens de la Demoiselle de Gournay, 1641*, éd. Jean-Philippe Beaulieu et Hannah Fournier, Leyde, Brill, 1997.

3. Jean-Philippe Beaulieu, « Jacquette Guillaume et Marguerite Buffet: vers une historiographie du savoir féminin? », dans Sylvie Steinberg et Jean-Claude Arnould (dir.), *Les femmes et l'écriture de l'histoire, 1400-1800*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2008, p. 325-339.

(en)jeu paradoxal, mais un fait avéré⁴». Fait avéré, certes ! Cette aventure critique donnera naissance à un véritable chantier au Canada et aux États-Unis, dont le dynamisme incontestable et le souci d'érudition pèseront sur l'ensemble des études des xvi^e et xvii^e siècles français⁵. Diane Desrosiers a proposé un bilan très éloquent de ce « travail pionnier » dans un article de la revue *Tangence* en 2012, article dans lequel elle rend d'ailleurs hommage à Jean-Philippe Beaulieu⁶.

À bien des égards, ce positionnement avant tout intellectuel aura aussi pris l'allure chez Beaulieu d'une quête discrète de légitimité en faveur de l'approche critique adoptée par les chercheurs canadiens et américains dans l'étude de la France de l'Ancien Régime : « [e]n Amérique du Nord », explique-t-il, « nous nous situons à une jonction, entre les travaux européens et ceux des universitaires américains, là où le féminisme a exercé beaucoup d'influence⁷ ». Les recherches de Jean-Philippe Beaulieu, de Hannah Fournier, de Diane Desrosiers et de bien d'autres ont non seulement marqué une fracture déterminante sur le plan des connaissances, mais aussi généré l'élaboration au cours des dernières décennies d'une démarche intellectuelle généreuse et intègre, capable d'insuffler aux études de la Renaissance, à partir du Québec et de l'Amérique du Nord, une énergie et une solidarité intellectuelles qui n'avaient pu être imaginées jusque-là⁸.

4. Jean-Philippe Beaulieu, « “La gloire de notre sexe” : savantes et lectrices dans *Les dames illustres* (1665) de Jacqueline Guillaume », *Études françaises*, vol. 47, n° 3, 2011, p. 130.

5. Dans son compte rendu du numéro 18 de la revue *Littératures*, consacré à l'écriture des femmes à la Renaissance, Colette Demaizière fait remarquer la persistance de « ce thème fort à la mode en Amérique du Nord ». À la fin des années 1990, les travaux entrepris par les chercheurs canadiens et américains sur les écrits féminins à la Renaissance sont largement reçus en France comme une « mode » dont l'importance reste encore à mesurer. Voir Colette Demaizière, compte rendu de « L'écriture des femmes à la Renaissance », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, n° 48, 1999, p. 77.

6. Diane Desrosiers, « Bilan des études seiziémistes au Québec », *Tangence*, n° 100 (*Bilan de l'apport de la recherche québécoise aux études littéraires des dernières décennies*, sous la direction de Mathilde Barraband et al.), 2012, p. 29-46.

7. Jean-Philippe Beaulieu, cité par Marie-Josée Boucher, « La Renaissance, creuset de la littérature féminine en France. Les femmes ont commencé à faire leur marque après l'invention de l'imprimerie », *iForum*, Université de Montréal, vol. 37, n° 11, 11 novembre 2002, <http://www.iforum.umontreal.ca/Forum/ArchivesForum/2002-2003/021111/article1693.htm>. Consulté le 6 octobre 2022.

8. Dans les années 1990, l'émergence de tels réseaux transatlantiques de chercheurs dans le domaine de l'Ancien Régime n'est guère pensable sans la connectivité accrue que permet le développement d'Internet comme infrastructure de recherche dans les sciences humaines. Voir à ce sujet l'ouvrage de synthèse dirigé par Howard Davies et

Dans les pages qui suivent, nous espérons pouvoir faire avancer de quelques jalons cette tâche entreprise depuis une trentaine d'années à peine et qui se poursuit aujourd'hui par le biais de colloques et de publications de chaque côté de l'Atlantique. Nous nous attarderons pour lors à l'analyse croisée de certains dialogues particulièrement significatifs de Catherine des Roches (1542-1587). Catherine Fradonnet, de son nom de fille, et sa mère Madeleine des Roches publient conjointement, en 1578 et 1583, deux volumes d'œuvres poétiques et dramatiques qui font écho aux salons littéraires qu'elles entretiennent régulièrement dans leur maison de Poitiers et dont elles tirent prestige et notoriété. Par leur nombre et leur argumentaire complexe, les dialogues constituent une part majeure de la production littéraire de Catherine des Roches et peut-être sa dimension la plus originale sur le plan idéologique.

Une première partie de notre étude sera consacrée aux représentations de l'interdit paternel et à la remise en question de l'hégémonie masculine dans le *Dialogue d'Iris, et Pasithée* (1583). Nous verrons de quelle façon, chez l'écrivaine, ce texte à deux voix féminines, publié tardivement dans les *Secondes Œuvres*, donne lieu à une réflexion sur la notion d'inconstance comme principe de rupture et d'émancipation. L'esthétique dialogique y apparaît comme la rencontre de forces à la fois divergentes et convergentes au carrefour d'un savoir féminin en quête de l'immanence de la raison et à l'abri des obstacles délétères auxquels cette aspiration des femmes est souvent confrontée. L'alternance des voix contribue à produire de subtils effets de différenciation, des détournements au sein desquels les indices de la subjectivité féminine, centrée sur le personnage de la fille, peuvent affleurer. L'argumentation des devisantes s'appuie le plus souvent sur les conceptions platoniciennes codifiées par Marsile Ficin et les poètes italiens. Un regard sur le *Dialogue d'Amour, de Beauté et de Physis* fera d'ailleurs apparaître l'importance de cet intertexte dans l'œuvre de Des Roches, l'écrivaine ne cessant de revenir à l'emprise édulcorante de l'héritage platonicien et à ses effets répressifs. Enfin, une lecture de l'échange entre mère et fille dans l'*Epistre à sa Mere* de 1579 et surtout dans le *Dialogue de Vieillesse et Jeunesse* permettra de faire ressortir le concept inédit de naissance

première. Dans son ensemble, l'œuvre dialogique de Catherine des Roches interroge et conteste le système hiérarchique coercitif issu de Ficin et de Pétrarque, qui, sous prétexte de la réciprocité entre le divin et l'humain, défend aux femmes « [d]e pratiquer les arts, ou les voir par escrit⁹ ». La remise en cause de ce système de pensée suppose un rapport nouveau entre généalogie du personnage de la fille et rupture symbolique de la filiation.

Le principe d'inconstance

Tout dans les propos de la fille annonce, en effet, rupture et nouveauté. L'œuvre de Madeleine, sa mère, lui servira indirectement de repoussoir. Souvent associées à l'inconstance dans la culture lettrée de l'Ancien Régime, les figures féminines créées par Catherine des Roches feront de cette impermanence le fondement d'une transformation possible des rôles sociaux. L'inconstance dépasse largement la notion de fidélité conjugale à laquelle elle est liée dans la tradition poétique française, car elle permet, chez Des Roches, de susciter une pensée active de la rupture qui serait l'apanage de la « jeune femme », au sens où l'entend Madeleine Lazard dans son étude des représentations féminines au xvi^e siècle, à savoir une figure inédite, contestant les interdits que lui impose la culture lettrée et que la littérature permet pour la première fois d'imaginer, de façon troublante, en dehors de son destin conjugal¹⁰.

Dans le dialogue, la mise en tension du discours, souvent sous la forme de questions ouvertes, amène les femmes de lettres de la deuxième moitié du xvi^e siècle à problématiser les acquis de la pensée philosophique et les conceptions non seulement sociales mais surtout généalogiques à la base de la discrimination dont elles font l'objet dans le domaine de la raison. Ce terme de généalogie, que nous intégrerons plus tard à celui de filiation, renvoie ici au lexique proposé par Alison Stone dans sa très belle analyse de la pensée de Judith Butler, dans laquelle elle évoque la transmission « ritualisée et répétitive » du genre

9. Catherine des Roches, *L'Agnodice*, dans Madeleine Des Roches et Catherine Des Roches, *Les œuvres*, éd. Anne R. Larsen, Genève, Droz, 1993, p. 336. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *O*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

10. Voir Madeleine Lazard, chapitre 5 : « La jeune fille : imaginaire romanesque en portraits réalistes », dans Madeleine Lazard, *Images littéraires de la femme à la Renaissance*, Paris, Presses universitaires de France, 1985, p. 71-94, en particulier p. 71.

à travers les générations¹¹. Cet enchaînement généalogique, véritable conception du temps, nous semble être le propos même de Catherine des Roches, bien qu'il ne soit pas nécessairement celui de sa mère, Madeleine, aux côtés de qui elle publie. Car ce sera le propre de la fille de subvertir les effets du mimétisme au cœur du lien filial.

À la manière du débat, le dialogue est aussi l'indice d'une conception pluraliste des codes littéraires et des perspectives autoriales. C'est pourquoi il est à même de formuler une certaine contestation, toujours mesurée, des rituels à la base des constructions génériques. Jean-Claude Margolin souligne d'ailleurs l'émergence d'une perspective inédite à la Renaissance, « celle d'un nouveau genre littéraire (ou, à la rigueur, d'un genre renouvelé) avec la promotion du sujet, qu'il s'agisse de la subjectivité des personnages du dialogue, ou de celle de l'auteur, qui mène le jeu ou s'introduit subtilement et plus ou moins discrètement dans les échanges de ses créatures littéraires¹² ». Ainsi, contrairement à Thomas Sébillet qui voyait dans le dialogue une forme altérée et appauvrie du théâtre antique au même titre que la farce¹³, Catherine des Roches penche plutôt vers un dialogisme purement verbal, de nature philosophique, apte à faire émerger du régime incertain de l'opinion les conditions d'une « vraie sagesse ». « Les pratiques dialogiques », écrivent Jean-Philippe Beaulieu et Hannah Fournier, « mettent en relief un sujet particulièrement actif qui, à l'instar de Montaigne, centre une bonne partie de son énonciation sur lui-même et participe de ce fait, sur le plan épistémologique, à l'émergence du discours de la modernité¹⁴ ». Ce sont ces traces d'un sujet « moderne » en quête d'émancipation dont le

11. Alison Stone, « Towards a Genealogical Feminism: A Reading of Judith Butler's Political Thought », *Contemporary Political Theory*, vol. 4, n° 1, février 2005, p. 4-24.

12. Jean-Claude Margolin, « Sur les formes et les enjeux variés du dialogue érasmien », dans Emmanuel Buron, Philippe Guérin et Claire Lesage (dir.), *Les états du dialogue à l'âge de l'humanisme*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2015, p. 95-107, § 2 pour la citation, <https://books.openedition.org/pufr/8177?lang=fr.m>. Consulté le 6 octobre 2022. Voir également l'étude plus générale d'Anne Godard, *Le dialogue à la Renaissance*, Paris, Presses universitaires de France, 2001.

13. Pour Sébillet, le dialogue représente une forme contaminée du jeu antique : « nous ne faisons aujourd'hui ne pures Moralités, ne simples farces : mais meslans l'un parmy l'autre, et voulant ensemble profiter et resjouir, meslons du plat avec du croisé, et des longs vers avecques des courts, faisans nos jeux tant divers en bigarreures, comme sont Archers de garde, ou de ville », *Art poétique françoys*, éd. et introduction Félix Gaiffe, Paris, Société Nouvelle de Librairie et d'Édition, 1910, p. 164.

14. Jean-Philippe Beaulieu et Hannah Fournier, « Pratiques dialogiques et réécriture dans l'œuvre de Marie de Gournay », *Neophilologus*, vol. 82, n° 3, juillet 1998, p. 358.

dialogue peut rendre compte par sa forme syncopée et ses mécanismes disruptifs. Au sortir de l'échange, le personnage féminin est à même de contester l'héritage intellectuel qui, par ses contraintes, le stigmatise.

C'est ainsi que, dans un dialogue des *Secondes Œuvres* mettant en scène Iris et Pasithée, Catherine des Roches confie à cette dernière – la plus jeune – la tâche de défendre le principe universel de l'inconstance : « [n]on seulement j'excuse l'Inconstance », dit-elle à Iris dans une série de longues répliques, « mais je la veux estimer beaucoup, sachant que nous sommes en ce monde, nez, nourriz, et maintenus par elle¹⁵ ». Suit alors une série d'exemples, dont celui, hypothétique, d'un visage « de qui toutes les parties se ressembleroient sans aucune diversité » (SO, p. 224), chose que Pasithée ne peut imaginer. Au contraire, la jeune femme, sans pour autant renoncer catégoriquement à la tradition, propose le principe de la différenciation qui préside au transfert des générations successives. La fille serait dès lors différente de sa mère et cette différence, parfois douloureuse, serait marquée par les signes de l'émancipation des savoirs. Chez Catherine des Roches, seule la jeune femme est en mesure d'incarner cette impulsion de la rupture dans la succession des générations. Comme on le voit, la notion d'inconstance ne se déploie pas nécessairement dans le temps historique, qui est plutôt marqué par le passage ininterrompu des événements. Elle s'apparente bien davantage à la diversité ou plus précisément à la contiguïté du divers dans la transmission hégémonique du même (assez souvent associée à l'univers du courtisan dans les dialogues de Des Roches).

Lorsqu'Iris se présente à Pasithée, sa compagne, dans les premières lignes du texte, elle invoque son père qui lui avait d'abord interdit de rencontrer sa confidente, pour ensuite se raviser sans raison particulière. La contrainte paternelle, vite évacuée dans la suite du dialogue, représente une première forme de l'inconstance. Pasithée rassure d'ailleurs son interlocutrice qui s'était étonnée de voir son géniteur changer si soudainement d'avis : « Ne vous étonnez point de ses diversitez, Iris. Peut-être qu'il vous l'a defendu et commandé pour même cause : ce qui estoit bon en un tans ne l'est pas en l'autre » (SO, p. 223). Cet interdit paternel revient sous plusieurs formes au cours du dialogue et constitue

15. Catherine des Roches, *Dialogue d'Iris, et Pasithée*, dans Madeleine des Roches et Catherine des Roches, *Les Secondes Œuvres*, éd. Anne R. Larsen, Genève, Droz, 1998, p. 224. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle SO, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

le fondement déclencheur de son argumentation finale. Pour la sage interlocutrice d'Iris, toute inflexibilité sur la norme devient intolérable, si elle n'est pas assortie du principe relativiste de l'inconstance. Ce passage sur l'interdiction masculine est, en outre, suivi d'autres commentaires du même ordre, notamment sur l'infidélité des hommes. Pasithée insiste sur le détachement souhaitable de la jeune femme envers ses amants volages: « Ce que j'en dy n'est sinon pour vous ôter toutes occasions de vous plaindre à cause de l'inconstance de vos Amans. Car faisant ce que je vous conseille amiablement, sans être aimée d'un Serviteur, vous pourrez vivre commodement » (*SO*, p. 249). Le dialogue, par une suite d'oppositions, permet ainsi d'avérer une opinion préférentielle. Dans ce cas, les réparties de Pasithée confirment la nécessité du concept d'inconstance, entendu comme fondement de la diversité, dans la mesure où celui-ci constitue le paradoxe vital à la base de la fidélité du couple. Bien plus, la jeune femme comprend que ce principe de l'inconstance marque désormais la succession incessante des générations et le renouvellement des codes sociaux et philosophiques dont elle doit, elle, la plus jeune, être garante.

Vers la fin du dialogue, Iris annonce son départ, étant donné qu'elle est attendue d'Éole qu'elle dit apercevoir par la fenêtre. Ce personnage masculin, inspiré d'Homère et identifié à l'inconstance dans la seconde moitié de la Renaissance, selon la brève analyse qu'en fait Philip Ford, est absent du dialogue et n'a donc pas voix au chapitre. En réalité, il apparaît ici comme un galant intimidé par le pouvoir grandissant des femmes lettrées¹⁶. Pur filigrane, il se tient à l'écart de la discussion, dans une position d'attente, à l'extérieur du bâtiment. La suite des échanges entre les deux femmes, empreinte d'ironie, confirme d'ailleurs l'incapacité d'Éole à sortir de cette paralysie et à produire une pensée novatrice qui échapperait à l'héritage courtois qu'il incarne d'ailleurs aux yeux des devisantes. Catherine des Roches s'en prend, par ce biais, aux codes rhétoriques issus du pétrarquisme. Ce sont ces codes qui invalident la présence active des femmes dans la société lettrée. À Iris qui lui demande son avis sur une chanson écrite par Éole, Pasithée répond de façon lapidaire: « [L]a Chanson est agreable pource que vous en êtes le

16. Éole serait ici la figure du dieu « bigarré », une version parmi d'autres de Protée. Voir Philip Ford, « Jean Dorat et l'allégorie homérique. Les sources », dans Christine de Buzon et Jean-Eudes Girot (dir.), *Jean Dorat, poète humaniste de la Renaissance*, actes du colloque international de Limoges (6-8 juin 2001), Genève, Droz, 2007, p. 185.

sujet : mais ce n'est pas l'invention d'Eole. Car aiant vu ce qu'il dit, en vostre visage, il l'a seulement transcrit » (*SO*, p. 260-261). Porté par deux figures féminines convergentes, ce jugement condamne donc le galant au mimétisme de la transcription, car il semble incapable d'invention. Il permettra ultérieurement à la jeune femme de s'approprier la fonction heuristique de l'inconstance dont Éole et ses semblables, héritiers du platonisme, se montrent inaptes à saisir la force transformatrice.

Vers un refus des codes néoplatoniciens de l'amour

Pour mieux saisir l'importance de ce rapport étroit entre le personnage féminin et ce concept moteur du changement, considérons maintenant le *Dialogue de la Pauvreté et la Faim*, texte qui, selon Anne R. Larsen, « pose la question de l'inégalité sociale, surtout marquée en temps de guerres et de famines, et s'enrichit d'une revendication de la raison et de la discrétion des femmes » (*O*, p. 228, n. 48). Dans la représentation qui nous est offerte par Catherine des Roches de ces deux personnages féminins impécunieux et délaissés par les dieux, la question de la charité devant la misère humaine est vite mise à l'écart. Là n'est pas vraiment l'intérêt de l'écrivaine. Oubliant leurs maux, les interlocutrices ouvrent un autre débat bien plus important à leurs yeux que celui qui concerne la pauvreté et la faim : il s'agit, on s'en doute, de l'inégalité entre les hommes et les femmes. Le drame initial de la privation, dont témoignent brièvement *Pauvreté* et *Faim*, se trouve ainsi détourné de ses bases sociopolitiques. Plus encore, dès la septième réplique, il devient clair que ces personnages allégoriques ne se donnent à comprendre que comme les éléments d'une relation symbolique inédite entre la mère, *Pauvreté*, et *Faim*, sa fille. Ce glissement sur le plan des représentations est crucial, en ce qu'il montre de quelle manière la critique de l'inégalité sociale est subsumée, chez Catherine des Roches, par les régimes d'exclusion auxquels sont soumises les femmes depuis leur naissance. C'est cette question qui intéresse les devisantes de façon récurrente, comme si tout dans l'univers social se rapportait à elle.

En réponse au personnage de la *Faim* qui l'interroge sur l'opinion commune voulant « que les femmes abondent en parolles, et manquent de raison » (*O*, p. 230), *Pauvreté* s'en prend avec virulence aux hommes au contact desquels celles-ci se contentent trop souvent de jouer un rôle de figurantes :

Qui dict ce propos sinon des hommes lourds et grossiers? Lesquels n'osans frequenter les femmes gentilles et bien apprises, de crainte qu'elles les estiment tels qu'ils sont, cherchent bien souvent celles qui plus leur ressemblent, et par l'importunité de leurs folles questions les contraignent de respondre moins bien qu'elles n'ont coustume de faire en leurs propos communs; puis apres ils faignent d'avoir opinion que toutes parlent de mesme, et qu'elles ne sçauraient si peu dire qu'il n'y en ait trop (*O*, p. 230-231).

Comme on le voit dans cette réplique, les femmes semblent condamnées au régime mimétique de l'image que les hommes se font d'elles. Comment donc déconstruire cette emprise de la répétition? Le *Dialogue de la Pauvreté et la Faim* est donc piégé en son centre. Alors que ces premières répliques nous laissaient croire que nous aurions affaire à un échange sur la misère humaine, la délibération entre les deux figures allégoriques, alliées dans leurs revendications et placées dans une relation filiale, glissera pour un temps vers la question de l'inégalité générique et de l'accès des femmes à une légitimité intellectuelle qui passera par une pensée de la différence. Cette curieuse digression est en fait au centre de l'œuvre conjointe des dames des Roches. Tel est le manque, aux yeux de la fille surtout, qu'il corrompt avant tout l'esprit. Or, il faut comprendre que ce glissement du général (l'inégalité de tous) vers le particulier (l'inégalité des femmes et des hommes) suggère un renversement fondamental des perspectives, de sorte que la censure du discours féminin fonde la présence du manque en tant que tel, quelles que soient ses manifestations concrètes.

C'est pourquoi, confrontées à la question de l'antécédence de l'inégalité, les deux devisantes réaffirment avec force leur lien filial. Ainsi se termine le *Dialogue de la Pauvreté et la Faim* sur l'ambiguïté transposée du rapport entre fille et mère. Pauvreté expose en ces termes le lien complexe qui l'unit à sa fille: «Toutesfois, puisque le sort m'a enchainée avecque toy, il faut que j'endure patiemment les incommoditez qui me viendront à ton occasion. Mais je te prie de me fuir le plus que tu pourras; je te fuiray aussi de toute ma puissance, encore aurons-nous trop de temps pour estre ensemble: dy-moy, où vas-tu d'icy?» (*O*, p. 240). Au terme d'une mise en scène du détournement des identités, la question posée par Pauvreté («dy-moy, où vas-tu d'icy?») renvoie à l'entrée en scène de Catherine des Roches elle-même, dès les premières pages de cet espace prestigieux du livre que fille et mère partagent. Il s'agira, nous le verrons à l'instant, d'une venue à l'écriture, d'une naissance première, que l'*Epistre à sa Mere* de 1579 et surtout le *Dialogue de*

Vieillesse et Jeunesse chercheront à décrire d'entrée de jeu. Mais avant, il convient de porter notre regard sur la critique des codes néoplatoniciens de l'amour dans le *Dialogue d'Amour, de Beauté et de Physis*, œuvre centrale inspirée par une relecture du *Commentaire sur le Banquet de Platon* de Marsile Ficin. Cet intertexte, que Catherine des Roches reprend pour s'en défaire et qui renvoie au personnage de Phèdre chez Platon, permet de mettre en lumière les structures trompeuses de la poésie courtoise qui, sous prétexte de célébrer la beauté de l'amante, la confinent à l'insignifiance¹⁷.

En effet, il est clair que, pour Catherine des Roches, les conceptions de l'amour popularisées par les écrits de Ficin ont permis de consacrer l'inégalité des sexes, notamment dans le domaine du savoir. Dans son édition des *Ceuvres* de 1579, Anne R. Larsen note à plusieurs reprises la critique virulente de la pensée ficinienne de l'*innamoramento* chez Catherine des Roches, car celle-ci affirme à qui veut l'entendre son refus de la dépendance obligée des femmes envers les hommes et de l'exclusion systématique qu'elle entraîne. La perfection de l'échange entre les amants ne conduit donc pas à une dimension supérieure de l'esprit, car, dans la pensée de Des Roches, Ficin ne tient pas suffisamment compte de l'inégalité «généalogique» des femmes, entraînées malgré elles dans la dépendance et dans une culture du reflet qui coupent le sujet féminin de ses aspirations légitimes. Telle est la réplique inattendue du personnage allégorique de Beauté dans le *Dialogue d'Amour, de Beauté et de Physis*, texte consacré aux codes néoplatoniciens de l'amour, alors même que Physis lui enjoint de se soumettre à la volonté des hommes. Figure maternelle de la conciliation, cette dernière ne réussit pas à détourner la jeune femme de son propos. En fait, sous son impulsion, les interlocuteurs s'éloignent de l'empirisme de la mère et s'engagent plutôt dans une réflexion philosophique sur la lecture ficinienne des codes platoniciens de l'amour : «[...] moy je veux bien tousjours estre où sera l'Amour, mais je ne veux pas qu'il soit tousjours avec moy» (O, p. 249). Dans l'œuvre de Catherine des Roches, l'émancipation passe donc nécessairement par une double dissociation qui permet

17. Voir la remarque intéressante de Pierre Laurens sur l'amplification de la figure de Phèdre dans l'œuvre de Marsile Ficin : «la place que lui donne Ficin, à travers le discours de Jean Cavalcanti, est exorbitante et sans commune mesure avec la teneur réelle de ses propos dans le dialogue originel» («*Stylus Platonis*: l'æstrus poétique dans le *De Amore*», dans Pierre Magnard (dir.), *Marsile Ficin. Les platonismes à la Renaissance*, Paris, Vrin, 2001, p. 151).

de construire la jeune femme comme porteuse d'une rupture à la fois générationnelle et épistémologique.

Dans les *Œuvres* de 1579, l'écrivaine se montre particulièrement préoccupée par l'autosuffisance d'un sujet féminin, capable d'intériorité et ouvert à la pluralité des points de vue. Le dialogue ne permet-il pas de mettre en rapport une série de perspectives opposées, sans que soit menacé l'ordre social? En aucun moment, le lien entre la fille et sa mère, personnifié par une série de personnages allégoriques, n'est fondamentalement rompu. Toutefois, sur le plan idéologique, certains glissements transparaissent. Si la mère défend le plus souvent la voie néoplatonicienne comme seule garante d'une société bien ordonnée, la fille ne cesse de s'en prendre au contraire à cette conformité qui la prive de toute présence pleinement assumée. N'est-elle pas, sans aucun recours aux autres, porteuse d'ouverture et de permanence, elle qui aime se réfugier au terme de chaque discussion « en [s]on temple de franchise » (*O*, p. 250)? Devant Amour qui évoque la solidité des échanges amoureux, Beauté réaffirme, en effet, son refus d'être emprisonnée par des traits qui ne sont pas les siens :

[p]ensez-vous point que la prison soit un grand mal? Bien souvent je m'y trouve par la rudesse de ceux qui m'ont le plus humblement courtisée, et bien que je sois immortelle en moy, si est-ce que je semble périr aux sujets où je me suis mise, estant contrainte de m'esvanouyr d'eux par la violence du temps, ou par le mauvais traitement de ceux qui me tiennent (*O*, p. 246).

Cette critique radicale de l'inégalité des sexes, outre son rapport avec l'oppression issue de l'héritage ficinien, prend également sa source dans le rôle sclérosé attribué à la jeune femme. Dans les *Œuvres* et *Secondes Œuvres*, la présence de Madeleine, mère réelle et symbolique, n'est signifiante que comme véhicule d'une tradition dont il faut à tout prix briser les effets de mimétisme. Immortelle en elle-même, fondant son espoir sur cette immanence de la différence, la fille est dès lors portée par une filiation rompue à chaque fois par la « violence du temps ». Par sa forme disjointe et plurielle, le dialogue est ainsi au centre du propos des *Œuvres* conjointes de la mère et de la fille, car il permet de donner voix à l'imaginaire de la rupture dont cette dernière se réclame.

La première née

C'est dans le *Dialogue de Vieillesse et Jeunesse* et dans l'épître dédicatoire qui le précède que Catherine des Roches établit enfin de façon plus explicite le rôle dévolu à la fille, terme qui renvoie ici à la fois, il faut le préciser, à l'opposition homme-femme et au couple substitutif mère-fille, tous deux au cœur de profondes tensions affectives : « [...] il y a bien assez d'hommes qui écrivent, mais peu de filles se meslent d'un tel exercice, et j'ay tousjours désiré d'estre du nombre de peu » (*O*, p. 183), lit-on d'abord dans le texte de l'épître dédicatoire de 1579. Cette déclaration sur la place des « filles » dans un univers lettré dominé par les hommes est suivie dans les dernières lignes du texte par l'expression, empreinte d'humilité, du rapport de filiation entre Catherine et sa mère :

Au moins je ne me sentiray point coupable d'avoir perdu beaucoup de temps à composer un si petit ouvrage que cettuy-cy, pource que je n'y ay jamais employé d'heures, fors celles que les autres filles mettent à visiter les compagnies pour estre veües de leurs plus gentils serviteurs, desirant qu'ils puissent devenir dignes chantres de leurs beautez, encores qu'elles ayent bien la puissance de se chanter elles-mesmes (*O*, p. 183).

La fonction subversive de la fille, soit le rôle singulier qui lui revient dans la lutte pour l'accès des femmes à la raison, paraît d'abord largement allusive dans l'*Epistre*. Cependant, le personnage filial, chargé de porter les fruits de l'inconstance, fait l'objet d'un dévoilement progressif qui trouvera sa pleine mesure dans le *Dialogue de Vieillesse et Jeunesse*, car ce texte très intéressant et franchement complexe met en scène sous d'autres termes les enjeux identitaires de la filiation, tels qu'ils se profilaient dans le texte liminaire.

Il est certain que, dans la deuxième moitié du xvi^e siècle tout particulièrement, la forme dialogique autorise, sous le couvert de personnages en constante évolution, une critique des conventions issues de la tradition. Ainsi, dans le *Dialogue de Vieillesse et Jeunesse*, l'écrivaine semble de prime abord contester l'imaginaire doxique de la vieille femme, tout en envisageant, dans les dernières répliques du texte, une dialectique générationnelle plus positive. Selon Cathy Yandell, « dans son *Dialogue de Vieillesse et Jeunesse*, Catherine prend comme point de départ la représentation stéréotypée de la vieillesse puis, en conformité avec les modes du dialogue, remet en question les fondements du

portrait de Vieillesse qu'elle a esquisse¹⁸ ». Si cette analyse vaut pour la plupart des dialogues de Catherine des Roches, elle ne rend toutefois pas suffisamment compte du déplacement symbolique qui structure ici le rejet du stéréotype de la vieille femme et l'émergence du personnage en rupture de la fille.

En effet, le *Dialogue de Vieillesse et Jeunesse* donne lieu à un échange inattendu entre mère et fille sur le privilège associé à la première née (la jeune née, diraient sans doute ici Hélène Cixous et Catherine Clément¹⁹!). Dans ce texte, en réponse à son interlocutrice plus jeune – la fille – qui l'accuse d'approcher de la mort, la vieille femme rétorque avec défiance : « Qui vous a dit que je suis proche de la mort ? Et je vous assure que vous mourrez avant moi, comme vous êtes née la première ». À quoi Jeunesse répond, interloquée : « Me voulez-vous ainsi faire croire que je suis au monde avant vous, qui seriez bien mère de l'ancien Demogorgon ? » (O, p. 189-190). La figure boccacienne du Démogorgon n'est pas anodine ici, car elle représente sans doute l'héritage ficinien dont Catherine des Roches conteste la légitimité²⁰. Elle renvoie le personnage allégorique de la mère à ses rapports étroits avec une origine monstrueuse que Jeunesse voit de toute évidence comme intolérable. Du même souffle, elle permet à Des Roches de mettre de l'avant le concept de première naissance en tant que principe d'émancipation et mise en tension spirituelle de la filiation²¹. Dans le lien filial,

18. Cathy Yandell, *Carpe Corpus: Time and Gender in Early Modern France*, Newark, University of Delaware Press, 2000, p. 203 (« Catherine, in her *Dialogue de Vieillesse et Jeunesse*, takes the stereotypical depiction of old age as a point of departure and then, in true dialogic fashion, challenges the foundations of the portrait of Vieillesse she has sketched » ; nous traduisons).

19. Titre de l'ouvrage d'Hélène Cixous et Catherine Clément, Paris, Union Générale d'Éditions, 1975.

20. Voir James K. Coleman, « Boccaccio's Demogorgon and Renaissance Platonism », *Italian Studies*, vol. 74, n° 1, novembre 2018, p. 1-9, <https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/00751634.2018.1548082>. Consulté le 26 août 2019.

21. Nous n'adhérons pas tout à fait aux propositions avancées par Anne R. Larsen sur la relation mère-fille chez Catherine des Roches. Il est incontestable que Catherine respectait l'autorité morale de sa mère. Mais cette « généalogie féminine » s'accompagne de tensions constructrices de l'individualité de la fille et de la rupture symbolique qu'elle souhaite mettre en œuvre. Voir Anne R. Larsen, « Chastity and the Mother-Daughter Bond: Odet de Turnèbe's response to Catherine des Roches », dans Anne R. Larsen et Colette H. Winn (dir.), *Renaissance Women Writers: French Texts, American Contexts*, Détroit, Wayne State University Press, 1994, p. 180.

c'est à la fille que revient la responsabilité de naître et de faire naître²². C'est elle qui est porteuse de la différence.

Réflexion sur la mort, le texte du *Dialogue de Vieillesse et Jeunesse* est donc aussi et surtout une enquête sur la naissance. Comment la venue au monde de Jeunesse, son accession au sens, pourrait-elle se dire première? Le texte fait voir toute l'ampleur de ce renversement de la filiation :

VIEILLESSE

Ne vous desplaise, j'ay dict que vous estiez née avant moy, non pas que vous fussiez plus vieille. S'il estoit necessaire que ce qui est le plus ancien vieillist, l'éternité tomberoit en decadence.

JEUNESSE

Si vieillir est un commencement de perir, vous estes pres de vostre fin comme je vous ay dict.

VIEILLESSE

Je ne vieilly point, car je suis tousjours vieille, et l'estoy mesme dès le jour que je nacqy (*O*, p. 190-191).

Première née, Jeunesse incarne l'inconstance et ses effets de renouvellement. C'est par elle qu'adviennent les forces de la rupture, forces qu'elle attribuera au « pouvoir admirable du Createur ». Chez Catherine des Roches, le dialogue permet de résoudre les tensions intergénérationnelles, en les reportant à un niveau principiel, et de comprendre la transmission filiale comme l'institution permanente de l'égalité dans la diversité. Il ne s'agit pas d'une anamnèse qui permettrait à Jeunesse de reconstituer son histoire généalogique à partir des éléments impartis par sa mère. Le texte de Des Roches établit plutôt une étrange simultanéité entre les deux générations de femmes. Cette coprésence dans la naissance et la mort, que reproduit d'ailleurs à la lettre l'édition

22. Dans les *Missives*, Madeleine des Roches revient sur le privilège associé à la fille qu'une destinée supérieure attend. Elle seule sera en mesure de renverser l'hégémonie des hommes en accaparant les sphères du savoir lettré : « Tu es la fille des hautz cieux, / Sejour qui les grands Dieux enserre, / Elle ne l'est que de la terre / Sejour des hommes vicieux » (Madeleine et Catherine des Roches, *Les Missives de Mesdames des Roches de Poitiers, Mère et Fille, avec le Ravissement de Proserpine prins du Latin de Clodian. Et autres imitations et meslanges poëtiques*, Paris, Abel L'Angelier, 1586). Document produit en version numérique par Mélissa Lapointe et Luc Vaillancourt, Chicoutimi, Université du Québec à Chicoutimi, 2007, p. 4, <http://www.uqac.ca/graal/textes/pdf/Roches.pdf>. Consulté le 6 octobre 2022.

conjointe des *Œuvres*, entraîne à imaginer le temps d'une vie à la fois comme immanence souveraine et inexorable mutation. Car le principe de la naissance, s'il est concomitant de la déchéance du corps, ne meurt jamais. En ce sens, le *Dialogue de Vieillesse et Jeunesse* semble transposer certaines conceptions alchimiques de la création, de façon à encadrer la relation filiale à la fois dans la permanence et dans la mutation, vue comme naissance première et primordiale de la fille. Kathleen Long fait d'ailleurs remarquer, dans un commentaire sur Catherine des Roches, jusqu'à quel point naissance et alchimie forment des concepts complémentaires, surtout dans les textes féminins de la Renaissance : « L'alchimie et le savoir des sages-femmes forment un domaine intellectuel dans lequel les femmes peuvent agir en tant que praticiennes et érudites à part entière²³ ». Chose certaine, dans la seconde *Epistre à sa Mère* en 1583, Catherine confirmera une fois de plus l'immanence de la figure maternelle et la filiation particulière qu'elle permet : « [...] connoissant que je tiens de vous, non seulement ceste mortelle vie, mais encore la vie de ma vie, je vous suy partout comme l'ombre le cors » (*SO*, p. 119).

Dans les dialogues considérés ici, la question de l'antécédence est cruciale. Seule la fille naît et meurt à chaque fois, condition de la diversité et rupture stratégique du même. Si les premières lignes du *Dialogue de Vieillesse et Jeunesse* avaient permis de dénoncer, dans les mots de la Vieille, « ceste jeune folastre », tenant « un lut en ses mains, dont elle accorde l'harmonie avec son chant, et bien souvent laisse tout pour se mirer » (*O*, p. 186), la suite du texte confirme la désaffection de l'auteure devant cette scène de la jeune femme absorbée par son image. « Je pense en moy tant de choses diverses, que je ne sçay laquelle commencer premierement » (*O*, p. 186), répondra d'entrée de jeu Jeunesse, qui proposera plutôt une figure filiale chez qui l'autoréflexivité devient source de nouveauté et de transformation.

Chez Catherine des Roches, la fille, transcendant les codes néoplatoniciens qui la contraignent, investit le dialogue d'une quête philosophique qui permet de transcender les vicissitudes du temps et de construire à même les tensions de l'écriture les bases philosophiques de l'émancipation spirituelle des femmes. La filiation suppose un point

23. Kathleen P. Long, « Introduction: Gender and Scientific Discourse in Early Modern Culture », dans Kathleen P. Long (dir.), *Gender and Scientific Discourse in Early Modern Culture*, Oxon (Royaume-Uni) et New York, Routledge, 2016, p. 2 (« *Alchemy and midwifery form an intellectual realm in which women can act as practitioners, scientific investigators in their own right* »; nous traduisons).

d'ancrage dans la permanence de la figure maternelle, tout en étant le terreau fertile de l'inconstance par laquelle la fille peut légitimer son propre accès à l'écriture et à la raison. Telle est la force de ce principe porteur de changement, dont le personnage filial est dépositaire, qu'il fonde tout espoir de transformer l'inégalité par l'émergence d'une subjectivité pleinement pensée et autoréflexive. Aux mensonges des hommes qui entraînent les femmes dans la privation et l'insignifiance répond donc la vérité généalogique du lien toujours à rompre entre mère et fille. Dans ses dialogues de 1579 et 1583, Catherine des Roches cherche à élucider le flux inversé du temps que la filiation représente et à saisir cette fondamentale inconstance qui transporte la fille, pourtant seconde, vers l'événement de sa première naissance.

Harmonie divine et poétique du recueil : effets de *dispositio* dans les parallèles de la Renaissance

Christian Veilleux

La prolifération des travaux sur la poétique du recueil au cours des deux dernières décennies témoigne de la richesse d'un champ de recherche pour lequel Jean-Philippe Beaulieu a fait œuvre de pionnier en dirigeant l'un des premiers collectifs consacrés à la question¹. Seconde partie de la rhétorique, la *dispositio* s'occupe traditionnellement de l'ordonnement d'unités textuelles bien définies, comme l'épître. L'extension de cette notion aux florilèges, miscellanées, silves, tombeaux poétiques et autres formes plurielles de la Renaissance – souvent perçues comme des ensembles sans suite – permet d'interroger les stratégies auctoriales et éditoriales mises en œuvre pour les doter d'une « force unificatrice qui ordonne les manifestations du multiple² ». Nous appliquerons cette question aux recueils de parallèles du xvr^e siècle en France, traductions ou imitations des *Vies des hommes illustres* de Plutarque. Il s'agira d'évaluer de façon globale le degré auquel les humanistes ont été attentifs au dispositif structural de base qu'est le parallèle, avant d'aborder le cas atypique des *Gemelles ou Pareilles* de Pierre de Saint-Julien (1584). Cette œuvre représente un défi herméneutique particulier en regard de la

1. Jean-Philippe Beaulieu (dir.), *Études françaises*, vol. 38, n° 3 (*Le simple, le multiple : la disposition du recueil à la Renaissance*), 2002. Voir Daniel Martin, « Le recueil poétique à la Renaissance. Orientations bibliographiques », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, n° 62, 2006, p. 129-155. Notons que les recueils lyriques ont fait l'objet d'une attention particulière : voir Cécile Alduy, *Politique des « Amours ». Poétique et genèse d'un genre français nouveau (1544-1560)*, Genève, Droz, 2007 ; Nathalie Dauvois, *La vocation lyrique. La poétique du recueil lyrique en France à la Renaissance et le modèle des « Carmina » d'Horace*, Paris, Classiques Garnier, 2010.

2. Jean-Philippe Beaulieu, « Compiler, agencer : le gratieux labeur de la disposition », dans J.-P. Beaulieu (dir.), *Études françaises*, vol. 38, n° 3, p. 5.

poétique du recueil dans la mesure où la problématique y est dédoublée : comme les mélanges littéraires, le prodige de la gémellité donne corps à la « dialectique du simple et du multiple³ ».

Défaillance des effets de parallélisme à l'aube de la modernité

La plupart des paires de vies formées par Plutarque présentent trois espaces distincts où les effets de symétrie se déploient selon des modalités légèrement différentes. Au court prologue qui offre une présentation synthétique des similitudes entre les biographies⁴ du Grec et du Romain succède le cœur du parallèle, formé des deux vies proprement dites, simplement juxtaposées. Dix-huit des vingt-deux paires qui ont survécu aux aléas de la transmission contiennent un troisième segment où les deux hommes illustres sont confrontés de façon beaucoup plus serrée, conformément à l'exercice rhétorique de la *synkrisis*⁵. Les rapprochements formels opérés dans les *synkriseis* pourraient sembler faire office de morales conclusives et rendre explicite ce que le travail de juxtaposition ne fait que suggérer, mais l'angle adopté par Plutarque au moment de la comparaison finale est parfois en tension avec le système d'échos élaboré par la disposition côte à côte des récits biographiques⁶. Bien que les contradictions occasionnelles entre les différents modes de

3. J.-P. Beaulieu, « Compiler, agencer : le *gratieux labeur* de la disposition », p. 5.

4. Le terme « biographie » n'est employé qu'afin d'éviter les répétitions de « vie » et n'est ici investi d'aucune nuance relativement aux différents avatars antiques et prémodernes de l'écriture biographique. Voir Marc Fumaroli, « From *Lives* to Biography », *Diogenes*, vol. 35, n° 139, 1987, p. 1-27.

5. « [*Synkrisis* is a word which simply denotes a bringing-together for comparative analysis (Greek *syn* = "together" plus *krisis* = "decision, judgement") of objects, events, institutions, of artists, writers, warriors, footballers, politicians, elephants, charioteers – the categories are almost without limit – in order to arrive at a final adjudication of their relative merits » (Ian Donaldson, « *Synkrisis*: the figure of contestation », dans Sylvia Adamson, Gavin Alexander et Katrin Ettenhuber (dir.), *Renaissance Figures of Speech*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 167). Pour une mise en regard très utile de la *synkrisis* avec d'autres figures comparatives, voir Francis Goyet, « Comparison », dans Barbara Cassin (dir.), *Dictionary of Untranslatables: A Philosophical Lexicon*, Princeton, Princeton University Press, 2017, p. 159-164. Sur la *synkrisis* plutarquienne, voir notamment Timothy Duff, « *Synkrisis* and the *Synkriseis* in the *Parallel Lives* », dans *Plutarch's "Lives". Exploring Virtue and Vice*, Oxford, Clarendon Press, 1999, p. 243-286 ; David Larmour, « The *Synkrisis* », dans Mark Beck (dir.), *A Companion to Plutarch*, Chichester, Wiley Blackwell, 2014, p. 406-416. Voir enfin le travail pionnier de Friedrich Focke, « *Synkrisis* », *Hermes*, n° 58, 1923, p. 327-368.

6. Voir Timothy Duff, « Plutarchan *synkrisis*: comparisons and contradictions », dans Luc Van der Stockt (dir.), *Rhetorical Theory and Praxis in Plutarch. Acta of the*

rapprochement conduisent à d'inévitables flottements exégétiques qui ont parfois divisé les hellénistes, l'importance primordiale du parallèle comme structure signifiante fait consensus : l'on ne saurait isoler une vie de sa contrepartie sans déformer chacun des deux portraits. Depuis les travaux de Philip Stadter⁷ dans les années 1970, les plutarquistes se sont en effet attachés à étudier la composition foncièrement double des *Vies parallèles*, c'est-à-dire une composition non réductible au simple jumelage de vies indépendantes comme celles que Plutarque a rédigées avant son grand œuvre⁸. La possibilité de « parallèles en trois dimensions⁹ » a même été envisagée, ce qui nécessite la lecture croisée de plusieurs paires. De telles pistes interprétatives sont possibles du fait que les *Vies parallèles* – contrairement au corpus des *Moralia*, constitué *a posteriori* par Maxime Planude au XIII^e siècle¹⁰ – semblent avoir été pensées en

IVth International Congress of the International Plutarch Society, Leyde et Namur, Peeters et Société des Études Classiques, 2000, p. 141-161.

7. Sur l'importance des travaux de Stadter, voir Christopher Pelling, « *Synkrisis revisited* », dans Aurelio Pérez Jiménez et Frances B. Titchener (dir.), *Historical and Biographical Values of Plutarch's Works. Studies devoted to Professor Philip A. Stadter by International Plutarch Society*, Málaga et Logan, Utah State University, 2005, p. 325-340, de même que l'introduction de Noreen Humble au collectif qu'elle a dirigé, *Plutarch's Lives: Parallelism and Purpose*, Londres et Swansea, Classical Press of Wales, 2010, p. ix-xix.

8. « *It does not seem excessive to conclude that Plutarch's change in literary form – his transition from single biographies, either solitary or in chronological sequence, to the pairings that constitute the Parallel Lives – implies at least something in the nature of a change in his purposes, a shift that might be expected to call for comment* » (W. Jeffrey Tatum, « *Why Parallel Lives?* », dans N. Humble (dir.), *Plutarch's Lives: Parallelism and Purpose*, p. 1). Voir également Luc Van der Stockt, « *Compositional Methods in the Lives* », dans M. Beck (dir.), *A Companion to Plutarch*, p. 321-332.

9. Voir Philip A. Stadter, « *Parallels in Three Dimensions* », dans N. Humble (dir.), *Plutarch's Lives: Parallelism and Purpose*, p. 197-216.

10. Sur la tradition de cet autre pan de l'œuvre de Plutarque, voir Olivier Guerrier (dir.), « *Moralia* » et « *Ceuvres morales* » à la Renaissance, actes du colloque international de Toulouse (19-21 mai 2005), Paris, Honoré Champion, 2008 ; Pascal Payen et Olivier Guerrier (dir.), *La tradition des «Moralia» de Plutarque de l'Antiquité au début de la Renaissance*, actes de la journée d'études du 30 janvier 2004, *Pallas*, n° 67, 2005. On se référera également aux recherches fondatrices de Robert Aulotte, Amyot et Plutarque. *La tradition des «Moralia» au XVI^e siècle*, Genève, Droz, 1965. Sur l'interpénétration des deux corpus, voir Joseph Geiger, « *Lives and Moralia: How Were Put Asunder What Plutarch Hath Joined Together* », dans Anastasios G. Nikolaidis (dir.), *The Unity of Plutarch's Work. «Moralia» Themes in the «Lives», Features of the «Lives» in the «Moralia»*, Berlin et New York, Walter de Gruyter, 2008. Sur la réception plus tardive de Plutarque, voir Olivier Guerrier (dir.), *Plutarque de l'Âge classique au XIX^e siècle. Présences, interférences et dynamique*, actes du colloque international de Toulouse (13-15 mai 2009), Grenoble, Jérôme Millon, 2012 ; John North et Peter Mack (dir.), *The Afterlife of Plutarch*, Londres, Institute of Classical Studies, 2018.

fonction d'un plan d'ensemble par Plutarque, celui-ci indiquant pour certaines paires le rang qu'elles occupent dans la collection¹¹.

En dépit de la « parallélité¹² » foncière du projet de Plutarque, sa réception italienne au tournant du *Quattrocento* témoigne d'une indifférence assez marquée pour le couplage des vies, *a fortiori* pour l'organisation sérielle des couples. L'un des principaux « passeurs de textes¹³ » impliqué dans la transmission des *Vies parallèles* avait pourtant à cœur leur construction en miroir : la présence du Grec Manuel Chrysoloras dans le cercle florentin de Coluccio Salutati serait en partie motivée par une mission politique, l'empereur byzantin ayant possiblement dépêché cet érudit diplomate afin de promouvoir la solidarité des cultures grecque et latine et obtenir une forme de soutien de la part de l'Italie devant la menace turque¹⁴. Quoi qu'il en soit, les premiers traducteurs italiens affichent dans les faits une nette préférence pour les vies de leurs compatriotes et n'hésitent pas à les éditer individuellement, faisant fi de leurs pendants grecs. S'appuyant sur les recherches de Marianne Pade – sur la base desquelles le Plutarque de la première modernité apparaît essentiellement comme une source documentaire précieuse pour l'histoire romaine (et non comme un « paralléliste » hors pair dans l'histoire littéraire de la *synkrisis*)¹⁵ –, Noreen Humble pousse plus avant l'examen de l'influence directe ou indirecte de Chrysoloras (surtout auprès de Guarino, mais aussi de Barbaro, Giustinian, Rinuccini, Acciaiuoli, etc.) et conclut au désintérêt général des humanistes pour les effets de

11. Voir Jean Irigoin, « La formation d'un *corpus* : un problème d'histoire des textes dans la tradition des *Vies parallèles* de Plutarque », *Revue d'histoire des textes*, n^{os} 12-13 (1982-1983), 1985, p. 1-12.

12. Nous empruntons le terme à Jean-Marie Grassin, qui le forge sur celui, allemand, de *Parallelität* pour désigner le « schème fondateur » des diverses formes de parallélisme : « Le parallèle est un paradigme d'éléments substituables les uns aux autres bien qu'ils soient empruntés à des lignes équidistantes [...] leur juxtaposition les fait accéder à une signification commune à laquelle, seuls, ils ne pourraient prétendre et qui les transcende tous. La parallélité émerge de cette différence des lignes qui permet de percevoir ou de sentir paradoxalement leur identité : d'une diversité faisant entrevoir l'unique » (« Pour une théorie du parallèle », *Revue de littérature comparée*, n^o 298, 2001, p. 232).

13. Nous reprenons cette expression mise à l'honneur dans Christine Bénévent, Isabelle Diu et Chiara Lastraioli (dir.), *Gens du livre et gens de lettres à la Renaissance*, Turnhout, Brepols, 2014.

14. Voir Noreen Humble, « Parallelism and the Humanists », dans N. Humble (dir.), *Plutarch's Lives: Parallelism and Purpose*, p. 237-265.

15. Marianne Pade, *The Reception of Plutarch's «Lives» in Fifteenth-Century Italy*, Copenhagen, Museum Tusculanum Press, 2007, 2 vol.

parallélisme, du moins sur le territoire italien¹⁶. Dans le cas particulier des écrits de Leonardo Bruni, les conclusions de Gary Ianziti abondent dans le même sens¹⁷.

S'il fallait réaliser un coup de sonde dans le domaine français sur la base des recherches menées sur la poétique et la rhétorique du parallèle au xvi^e siècle, le même constat d'indifférence s'imposerait tant ces études sont peu nombreuses. Cela dit, la minceur de l'apparat critique ne traduit pas nécessairement un réel désintérêt des humanistes français pour la « parallélité ». On peut d'ailleurs en douter considérant, d'une part, l'étendue nouvelle des lectorats gagnés à Plutarque grâce à la très populaire traduction intégrale des *Vies parallèles* par Jacques Amyot (qui respecte le couplage des vies) et, d'autre part, l'intense préoccupation épistémologique des lettrés de cette période pour les questions de ressemblance, de gémellité et de récurrence historique, préoccupation abondamment documentée depuis la définition (critiquée) de l'épistémè renaissante par Michel Foucault¹⁸. Rendez-vous manqué de l'histoire des idées, la diffusion sans précédent des *Vies parallèles* en France se serait-elle déployée en retrait des « textes troublés¹⁹ » dont s'occupe l'épistémocritique? L'une des seules tentatives de portrait global de la *synkrisis* sous l'Ancien Régime repose sur un corpus dont le *terminus a quo* est le *Parallèle de César et de Henry le Grand* de Sully (1615)²⁰, réputé première occurrence française de l'intitulé « parallèle », comme si le siècle d'Amyot représentait paradoxalement un temps mort dans l'appropriation et la rénovation de cette forme littéraire, laquelle aurait été goûtée sans indisposition malgré l'« effondrement de la pensée

16. N. Humble, « Parallelism and the Humanists ».

17. Gary Ianziti, « The Plutarchan Option », dans *Writing History in Renaissance Italy. Leonardo Bruni and the Uses of the Past*, Cambridge, Harvard University Press, 2012, p. 27-43.

18. A été particulièrement éclairante pour notre propos la « Postface post-foucaldienne » de Ian Maclean, dans *Le monde et les hommes selon les médecins de la Renaissance*, Paris, CNRS Éditions, 2006, p. 111-121. Notons que l'ouvrage collectif *Foucault et la Renaissance*, actes du colloque international de Toulouse (13-16 mars 2012), dirigé par Laurent Gerbier et Olivier Guerrier, a été mis en ligne en 2013 : <https://www.canal-u.tv/chaines/ut2j/foucault-et-la-rennaissance>. L'épistémè de la ressemblance est définie par Foucault dans « La prose du monde », dans *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966, p. 32-59.

19. Terence Cave, *Pré-histoires : textes troublés au seuil de la modernité*, Genève, Droz, 1999.

20. Grégory Gicquiaud, « La balance de Clio : réflexions sur la poétique et la rhétorique du parallèle », dans Marc André Bernier (dir.), *Parallèle des Anciens et des Modernes*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 29-47.

analogique²¹ » au seuil de l'âge classique. Or, l'autodésignation générique « parallèle » se révèle un mauvais critère de constitution du corpus pour la Renaissance : la *synkrisis* est le plus souvent trouvée sous la forme de genre intercalaire et, lorsqu'elle est accompagnée d'un intertitre, sous l'appellation « comparaison ». En langue vernaculaire, le recueil de Plutarque lui-même circule non sous le titre de *Vies parallèles*, mais de *Vies des hommes illustres grecs et romains comparées l'une avec l'autre* depuis l'édition Vascosan de 1559.

La recherche des cas d'intercalation permet rapidement de redresser le portrait du parallèle renaissant, dont quelques actualisations notables, à titre d'indication, sont les « comparaisons aux anciens preulx chevaliers, gentilx, israelitiques et chrestiens » insérées dans les *Gestes du preulx chevalier Bayard* de Symphorien Champier, la « Comparaison des deportemens de Fredegonde et Brunehaud » dans le cinquième livre des *Recherches de la France* d'Étienne Pasquier et la « Comparaison du Roy François I^{er} avec l'Empereur Charles V » qui prend place dans *Les Grandes Annales et histoire generale de France* de François de Belleforest. On compte également des parallèles un peu plus atypiques comme les *Histoires tragiques* du même Belleforest (dont certaines sont « regroupées par paires et suivies d'une comparaison terme à terme²² ») ou la ludique « Comparaison des Alquemistes à la bonne femme qui portoit une potée de laict au marché » de Bonaventure Des Périers, sans parler des innombrables cas limites que représentent les séquences narratives symétriques ressortissant à de multiples genres littéraires²³.

La plupart de ces exemples sont à situer dans la tradition rhétorique de la *synkrisis* transmise par les *Progymnasmata* d'Aphthonios, de Théon

21. La formule est de Michel Jeanneret, « Analogie et différence chez deux voyageurs au Brésil au XVI^e siècle », dans *Analogie et connaissance*, Paris, Maloine, 1980, t. 1, p. 125-137. Frédéric Tinguely invite à nuancer l'idée d'effondrement : voir « Jean de Léry et les vestiges de la pensée analogique », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, vol. 57, n° 1, 1995, p. 25-44.

22. Frank Lestringant, « Histoires tragiques et vies des hommes illustres : la rencontre des genres. À propos de quelques histoires orientales chez Belleforest et Thevet », dans Christine de Buzon (dir.), *Le roman à la Renaissance*, actes du colloque international dirigé par Michel Simonin (Université de Tours, Centre d'études supérieures de la Renaissance, 1990), *Renaissance, Humanisme, Réforme*, 2012, p. 9. D'abord paru dans les *Travaux de littérature*, n° 13, 2000, p. 49-67.

23. Voir, par exemple, Yoann Dumel-Vaillot, « “Peu de temps après Pantagruel ouyt nouvelles...” : disjonction narrative et continuité analogique dans le *Pantagruel* de François Rabelais », dans Christian Michel (dir.), *Le démon de l'analogie : analogie, pensée et invention d'Aristote au XX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 135-158.

ou d'Hermogène²⁴, mais aucun ne s'inscrit dans une claire filiation plutarquienne. Il en va autrement de certains passages des *Essais* qui épousent la forme du parallèle et la plient aux besoins de l'écriture de soi, tout en offrant un discours critique sur les procédés scripturaux du philosophe de Chéronée, dont Montaigne apprécie par-dessus tout l'art de l'appariement : « en ses comparaisons (qui est la pièce plus admirable de ses œuvres et en laquelle, à mon avis, il s'est autant pleu), la fidélité et sincérité de ses jugemens égale leur profondeur et leur poids²⁵ ». Les études montaignistes constituent de loin l'exception la plus importante aux lacunes critiques sur l'écriture du parallèle au xvi^e siècle et offrent les contre-exemples les plus probants à l'hypothèse d'une indifférence générale aux effets de parallélisme²⁶. Selon Alison Calhoun, l'attention que Montaigne accorde à la dimension comparative des *Vies parallèles* et, plus généralement, la rapide fortune éditoriale dont jouit Amyot sont à mettre en relation avec les changements géopolitiques qui bousculent le paysage intellectuel de la seconde moitié du siècle :

La popularité de la traduction d'Amyot coïncide avec une période pendant laquelle les comparaisons géographiques et culturelles prolifèrent en Europe. Comme le remarque Philippe Desan, l'approche comparative est un facteur crucial ayant permis aux penseurs tels que Montaigne d'élaborer une conception de l'histoire qui participe à la construction de la modernité : « *Comparer* et *différencier* représentent les étapes essentielles pour appréhender l'histoire à la Renaissance ». Il poursuit : « Voilà pourquoi la méthode comparative est résolument établie en France à partir de 1560 ».

24. Voir le récent numéro d'*Exercices de rhétorique* consacré au parallèle : Johann Goeken et Catherine Schneider (dir.), n° 16 (*Parallèle et comparaison : pratiques et réflexions de l'Antiquité gréco-romaine à l'âge classique*), 2021, <https://journals.openedition.org/rhetorique/1090>.

25. Michel de Montaigne, *Les Essais* [1924], éd. Pierre Villey et Verdun-Léon Saulnier, Paris, Presses universitaires de France, 2004, II.32, p. 726.

26. Voir Izabela Konstantinović, « Des comparaisons », dans *Montaigne et Plutarque*, Genève, Droz, 1989, p. 75-77 ; Helmut Pfeiffer, « Synkrisis – Spiele der Urteilskraft (Montaigne, Bodin, Plutarch) », *Montaigne Studies*, n° 6, 1994, p. 17-38 ; Alison Calhoun, « Montaigne's Two Plutarchs », dans *Montaigne and the Lives of the Philosophers. Life Writing and Transversality in the « Essais »*, Lanham, University of Delaware Press, 2015, p. 13-48 ; « Montaigne's Sverve : The Geometry of Parallels in the *Essays* and Other Writings », *Neophilologus*, n° 101, 2017, p. 351-365 ; Floyd Gray, « Vies parallèles », dans *Montaigne et les livres*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 147-203 ; Luke O'Sullivan, « "Double et divers" : Writing Doubly in Montaigne's *Essais* », *The Modern Language Review*, vol. 112, n° 2, 2017, p. 320-340 ; Gisèle Mathieu-Castellani, « Portrait de l'artiste en historien : Montaigne et Plutarque », *Montaigne Studies*, n° 6, 1994, p. 7-15 ; Randolph Runyon, *Order in Disorder: Intratextual Symmetry in Montaigne's « Essais »*, Columbus, Ohio State University Press, 2013.

Les comparaisons ont aussi une implication ethnographique dans la France du milieu du xvi^e siècle, l'exploration des Amériques contribuant alors aux réflexions sur l'interculturalité. On notera ainsi sans surprise qu'André Thevet, alors qu'il rédige ses *Portraits et vies des hommes illustres anciens et modernes*, s'acquitte également de la charge de cosmographe du roi (pour Henri II, François II, Charles IX et Henri III). Grâce aux explorateurs et aux aventuriers, les perspectives sur l'autre et sur soi, sur l'étranger et sur le familier sont rassemblées; les représentations microcosmique et macrocosmique du monde sont intégrées dans une même étude²⁷.

La concomitance du succès d'Amyot et du développement de la méthode comparative suscite des réflexions stimulantes, de même que le lien entre les activités de Thevet – à la fois cosmographe et auteur d'une collection de vies –, mais ces relations doivent être établies avec précaution afin de ne pas ramener trop rapidement l'histoire poétique du parallèle à une discussion de la doctrine de l'homme microcosme. De parallélisme à cosmographe, il y a un pas qu'il faut hésiter à franchir: les parallèles littéraires ne sont pas les axes latitudinaux qui permettent de comparer les nations par climats²⁸. Thevet ne lit pas nécessairement Plutarque comme il arpent le monde.

D'importants bémols à la relation pressentie entre la fortune d'Amyot et la « logique de la différence »²⁹ définie par Philippe Desan gênent en effet la lecture des *Vies parallèles* à la lumière des tendances nouvelles

27. A. Calhoun, « Montaigne's Two Plutarchs », p. 20 (« *The popularity of Amyot's translation coincided with a period in which geographical and cultural comparisons proliferated in Europe. As Philippe Desan points out, comparison was one crucial factor that allowed Renaissance thinkers, such as Montaigne, to view history in a way that was constructing modernity: "comparing and differentiating represent essential steps for understanding history in the Renaissance". He continues: "This is why the comparative method was resolutely established in France starting in 1560". But comparison also had an ethnographic implication in mid-sixteenth-century France, since the exploration of the Americas was part of a larger development of cross-cultural understanding. In this light, it is no surprise that André Thevet was writing Portraits et vies des hommes illustres anciens et modernes [...] while at the same time fulfilling the role of royal cosmographer (for Henri II, François II, Charles IX and Henri III). Thanks to explorers and adventurers, the perspectives of other and self, of foreign and familiar, were being brought together; the microcosmic and macrocosmic views of the world were part of the same study* »); nous traduisons, à l'exception des deux passages tirés de Philippe Desan, *Penser l'histoire à la Renaissance*, Caen, Paradigme, 1993, p. 19-20.

28. Voir Frank Lestringant, *L'atelier du cosmographe, ou l'image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 1991.

29. Philippe Desan, « La logique de la différence dans les traités d'histoire de la fin de la Renaissance », dans Marie-Luce Demonet-Launay et André Tournon (dir.), *Logique et littérature à la Renaissance*, Paris, Honoré Champion, 1994, p. 101-110.

de l'historiographie prémoderne. La *Naissance de la méthode* tracée par Desan accorde une place de choix à la pensée de Pierre de La Ramée³⁰, dont l'influence considérable « mathématisée³¹ » le regard porté sur l'Histoire, notamment celui de Jean Bodin, « géographistorien³² » qui marque un temps fort du comparatisme historique avec la *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* (1566). Le « paradigme mathématique³³ » auquel concourent les écrits de La Ramée et de Bodin a bien peu à voir avec le modèle littéraire plutarquien (on gardera d'ailleurs à l'esprit le commentaire bodinien au sujet des *Vies parallèles*, défavorable³⁴). Aussi les comparaisons systématiques des historiens héritiers de la « méthode », comme Le Roy ou La Popelinière³⁵, ne suscitent-elles pas spontanément de rapprochement avec Plutarque, ni avec les recueils de vies publiés au même moment. La vogue de ces derniers, étudiée par Patricia Eichel-Lojkine, ne s'accompagne au demeurant d'aucun recours soutenu aux comparaisons : la plupart des collections d'hommes illustres sont dépourvues de *synkriseis* ou d'effets de parallélisme manifestes, même si « c'est Plutarque qui reste leur modèle inégalé, comme le reconnaît Thevet dans l'hommage qu'il rend à son prédécesseur³⁶ ». D'un côté, le comparatisme des « géographistoriens » puise dans une tradition intellectuelle « mathématisante » à laquelle les *Vies parallèles* n'appartiennent pas ; de l'autre, les auteurs de recueils de vies d'hommes

30. Philippe Desan, *Naissance de la méthode*. (Machiavel, La Ramée, Bodin, Montaigne, Descartes), Paris, Nizet, 1987. On consultera également Ann M. Blair, qui émet des réserves sur l'inspiration ramiste de la méthode bodinienne dans *The Theater of Nature: Jean Bodin and Renaissance Science*, Princeton, Princeton University Press, 1997, p. 85.

31. P. Desan, *Naissance de la méthode*, p. 17.

32. Voir Olivier Pot, « Le concept d'« histoire universelle ». Ou quand l'historien se fait géographe », *Albineana. Cahiers d'Aubigné*, n° 19, 2007, p. 23-65.

33. Il s'agit de l'intertitre sous lequel P. Desan regroupe La Ramée et Bodin (*Naissance de la méthode*, p. 63-112).

34. « [S]'il est digne de foi quand il compare les hommes illustres de la Grèce avec d'autres Grecs, ou les grands Romains entre eux, on ne peut pas en dire autant lorsqu'il compare les Grecs avec les Romains » (Jean Bodin, *Méthode pour faciliter la connaissance de l'histoire*, dans *Œuvres philosophiques*, éd. et trad. Pierre Mesnard, Paris, Presses universitaires de France, 1951, p. 304).

35. Voir Philippe Desan, « Les poétiques de l'histoire à la fin de la Renaissance : Pasquier et La Popelinière », dans Elio Mosele (dir.), *Riflessioni teoriche e trattati di poetica tra Francia e Italia nel Cinquecento*, Fasano, Schena, 1999, p. 233-242.

36. Patricia Eichel-Lojkine, « La descendance de Plutarque : la tradition littéraire et rhétorique », dans *Le siècle des grands hommes. Les recueils de Vies d'hommes illustres avec portraits du XVI^e siècle*, Louvain, Peeters, 2001, p. 31. Voir également « La fabrique du récit de vie au XVI^e siècle », dans Rosanna Gorris Camos et Alexandre Vanautgaerden (dir.), *L'auteur à la Renaissance. L'altro que è in noi*, Turnhout, Brepols, 2009, p. 145-166.